

## Le sourire du parc Laurier

Jérôme Minière

Volume 42, Number 1 (247), February 2000

Sur un plateau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32637ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Minière, J. (2000). Le sourire du parc Laurier. *Liberté*, 42(1), 14–26.

---

JÉRÔME MINIÈRE

## LE SOURIRE DU PARC LAURIER

La piste cyclable qui remonte Brébeuf puis Boyer traverse le parc Laurier, formant un grand « S », une sorte d'étroite langue de bitume. Soudain l'espace de la ville s'ouvre et l'horizon que l'on embrasse du regard semble être un vaste sanctuaire à ciel ouvert, avec ses alignements de peupliers posés là comme des dolmens fragiles, avec ses terrains de baseball qui, la nuit, paraissent radioactifs ou quelque chose comme ça, à cause des surpuissantes rampes d'éclairage artificiel... Le regard s'arrête aussi sur les deux hautes cheminées de l'usine d'incinération, colonnes jumelles d'un mystérieux temple païen, surmontées de lucioles rouges qui évitent aux hélicos et autres objets volants de se foutre dedans. Je pense à plein de choses : la voie ferrée, les herbes folles, les aires rectangulaires et grillagées destinées au jeu de fer à cheval, la piscine, entourée de grillages elle aussi, qui la nuit semble bien inutile, comme un parc de préservation de l'eau chlorée. Je distingue clairement chaque périmètre, chaque micro-réserve naturelle inutile, chaque blessure sur chaque tronc d'arbre. (Si vous passez par là, vous pourrez jeter un coup d'œil au sexe bleu d'un des arbres du parc, je ne sais pas qui a pu le peindre, je ne suis même pas certain que ce soit un sexe, cela pourrait aussi bien être un œil béant, un trou, un radar...). Ce parc, loin d'être le plus vaste ou le plus prestigieux de l'île de Montréal, est rempli de choses circonscrites, de vides apprivoisés, de frontières, de lignes hachurées. Vous

remontez vers le nord, vous avez donc les restes de l'usine d'incinération face à vous, votre regard part se perdre sur votre gauche : le mont Royal hésite à se montrer, masse sombre sous une croix de lumière, gradins pour un théâtre improbable.

C'est pas tout, ça : j'ai un truc à vous raconter. Alors voilà, j'approchais du parc Laurier, pressé de rentrer chez moi, pressé d'échapper à l'orage violent qui venait de se déclarer, il était tard, sans doute une heure du matin... J'arrivais sur un léger faux plat, déjà relativement traître par temps doux, et j'avais l'impression de faire du surplace, de pédaler en moi-même, comme si chacun de mes mouvements était anticipé et aussitôt anéanti par une force supérieure. Mes yeux couraient désespérément après un point fixe sur l'horizon... Comme si je cherchais une proéminence pour lancer ma corde en haut d'une falaise. Mais rien ne filtrait à travers le rideau de pluie qui m'encerclait.

Il me sembla alors entendre distinctement une voix au milieu de tout ce fracas... Était-ce une hallucination ? Mon cerveau qui commençait à perdre le contrôle ? La voix s'obstinait à m'infiltrer, toujours plus précise. Pas de doute, je m'en approchais : un hurlement, un appel au secours, un cri de terreur qui m'enveloppait, c'était ça. La pluie diminua un peu d'intensité. Je vis clairement une silhouette tenant une canne. Un homme affolé, perdu, qui tournait sur lui-même.

Alors le ciel fit grève, nous plongeant pour un instant dans le silence et l'obscurité. Soudain, la foudre vint frapper le sol à moins d'un mètre de l'homme. Il pivota comme une toupie, poussa de nouveaux cris, partit en courant dans une direction, tâtant le sol avec sa canne, fit demi-tour, repartit en sens inverse, tourna à nouveau sur lui-même... Je distinguais de mieux en mieux ses contours. J'appelai : « Ohé ! Ohé ! » Je vis qu'il se redres-

sait légèrement, alerté par ma voix. Il se figea un instant. Il y eut une nouvelle accalmie, suivie de plusieurs assauts de foudre qui illuminèrent tout le parc. Je la vis s'abattre sur la piscine en contrebas, puis sur une rampe d'éclairage du terrain de baseball, puis enfin entre l'homme aveugle et moi. J'appelai encore. Il se mit à courir vers moi, agitant sa canne en tous sens devant lui. Je fonçais vers lui moi aussi. La foudre semblait s'être un peu éloignée, mais la pluie reprit de plus belle, s'acharnant à effacer sa silhouette. Nous nous mîmes à crier tous deux à tue-tête pour ne pas nous dissoudre dans le décor... Et puis il m'a souri.

J'habitais depuis trois ans près du métro Jean-Talon, rue De Castelnau. Trois ans au même endroit, pour la plupart des Montréalais, c'est très long. Mais je m'étais habitué à « ma petite tanière », comme je l'appelais, un trois et demi très peu cher. J'avais de rares visiteurs : un oncle qui de temps en temps passait une fin de semaine dans les parages, Étienne, un ami du boulot, et Lise...

Lise et moi, on s'invitait constamment l'un chez l'autre, un peu comme des clubs de soccer qui font des matches « à domicile » et des matches « à l'extérieur ». Chez moi, c'était vraiment nul, minuscule et mal aménagé, mais nous respections l'alternance de mise avec un certain fair-play. L'hiver, la ligne orange de métro et les bus de nuit assuraient les déplacements des équipes ; l'été, la piste cyclable prenait la relève. Lise habitant sur le Plateau Mont-Royal, la voie de chemin de fer et le parc Laurier nous séparaient d'une frontière invisible et sans douanier, une sorte de bande d'arrêt d'urgence qui coupait la ville en deux. Cette zone neutre entre nos deux territoires prenait toute sa dimension l'été. Traverser le parc puis la voie de chemin de fer, c'était comme traverser un fleuve. De chaque côté de ce cours d'eau, la vie n'était pas exactement la même.

Lise vivait avec deux autres filles assez délurées merci, dans un loft rue Saint-Laurent. On ouvrait les yeux le matin sur un panorama urbain de 180 degrés et on se retrouvait à 4, 5, 6, 7 ou plus, autour d'un café, les yeux encore embués de sommeil; souvent je descendais acheter du pain ou des pâtisseries. Là-bas, il y avait toujours un événement « spécial », de l'animation « spéciale », quelqu'un de passage « spécialement », une atmosphère « spéciale », une déco « spéciale »... Chez moi, je n'avais à offrir que du banal, du banal et encore du banal. Lise avait baptisé mon appartement le « banalier », mot que l'on peut interpréter comme décrivant un arbre qui donnerait des « banales », fruits en forme de ballon de rugby d'une couleur grisâtre, mais aussi comme un navire marchand transportant ces mêmes fruits, ou encore comme un havre de banalité. Chez moi, le dimanche matin, nous écoutions du Schubert et mangions des bagels, puis nous faisons un tour au marché. Je dois avouer que je préférais de beaucoup les matchs à l'extérieur et leur lot d'imprévus.

Sinon ma vie était totalement réglée par le travail. Une job qui m'était tombée dessus un peu par hasard et qui m'accaparait beaucoup. Je suis d'ailleurs à peu près certain que, dès cette époque-là, Lise avait un amant plus ou moins régulier, parce que j'étais tout simplement très absent, enfermé chez moi ou au travail, et puis, en sa présence, bien souvent cloîtré en moi-même, un peu sauvage et rêche. La communication et le spectaculaire ne sont pas des cartes que je peux trouver dans mon jeu. Pour elle, j'étais sans doute une fleur exotique, de laquelle on approche le nez de temps en temps et que l'on caresse du bout d'un doigt, pour s'en remémorer le toucher. La petite Italie était l'écosystème dans lequel j'avais poussé, l'air me convenait bien et l'on n'avait pas besoin de m'arroser trop souvent. Je restais bien tranquille à faire mes réserves d'eau et d'épines, tel

un vieux cactus. Les milieux plus ou moins arides me convenaient bien.

Pour Lise, c'était une tout autre histoire. Le Plateau lui convenait mieux. Une certaine douceur, un laisser-aller, et en même temps un grand fourmillement, une excitation, surtout au printemps et au début de l'été, quand tous les corps, mis en appétit par le réveil de la nature, surgissaient dans les rues, lâchés comme des fauves sur la piste d'un cirque. Cette vie dans une jungle humide était pleine de rugissements étranges, de découvertes et de mystères. Dans ces zones tropicales, on trouvait constamment de nouvelles espèces plus colorées et plus venimeuses les unes que les autres. L'hiver venait encercler cette population de carnaval et l'assiéger dès la fin du mois d'octobre. Il fallait penser à des vêtements qui protègent et qui cachent, et déjà, imaginer son pelage du printemps suivant, rêver de nouvelles rondes de séduction et préparer des plans pour déjouer les prédateurs. Cette population carnivore changeait de régime alimentaire à la saison froide: elle devenait herbivore et soumise (en apparence). On ruminait, on ruminait. Le voisin ruminait. Chacun ruminait dans son coin. Obstinement, on faisait aller et venir la mâchoire en attendant de décrocher un rôle sur la scène des beaux jours. Parfois, tout de même, on retrouvait des étincelles de splendeur, lors d'une soirée bien arrosée.

Je me suis parfois demandé si, comme pour les différentes scènes d'un film, il n'y avait pas différents castings pour Montréal, et en particulier pour le Plateau: une équipe de comédiens et de figurants payés entre octobre et avril, et une autre entre mai et septembre. Mais où allaient tous ces comédiens et tous ces figurants pendant leur semestre de relâche? Ma théorie est la suivante: le Québec s'étend sur de si vastes territoires, sur des terres par endroits si solitaires, qu'il doit être aisé de reloger tous ces artistes au chômage dans des bases

---

secrètes protégées du gel et de la neige l'hiver, des moustiques et autres dévoreurs de chair l'été. Apparemment, on ne m'avait pas contacté pour ce film.

Je travaillais depuis trois ans dans une boîte informatique, un serveur Internet pour être plus précis. J'avais très rapidement gravi les échelons, passant de réceptionniste à mes débuts, à technicien plus récemment, parce que j'étais à la bonne place au bon moment. Mes seuls dons étaient d'être flexible et soumis, d'apprendre vite et seul. Parfois, j'invitais Étienne, vraiment un gars cool, à manger chez moi. On allumait mon ordinateur et on s'engageait dans de longues parties de jeux vidéo ou dans des recherches sur Internet, jusqu'à ce que les yeux nous brûlent et nous sortent de la tête... Je prenais un Tylenol ou un calmant, et hop ! au lit, quelques heures de sommeil, et hop ! au boulot, de nouveau devant ces saletés d'écrans. Les ordinateurs étaient rapidement devenus une drogue pour moi, un truc qu'il fallait allumer, la question ne se posait même pas, il fallait impérativement l'allumer... L'écran était devenu petit à petit mon territoire, mon espace géopolitique, mon refuge en cas d'intempéries. J'ai rapidement dû consulter un optométriste, parce que ma vue avait sacrément baissé. Sur les notices, ils vous disent de fixer un point au loin, de regarder par la fenêtre toutes les heures, je crois. En théorie, c'est bien joli, mais dans les faits, on oublie ou, parfois, il n'y a tout simplement pas de fenêtre. On peut fixer ses pieds, mais c'est pas assez loin pour vous reposer les yeux. Ce truc-là, c'est comme prendre une grande respiration et faire des étirements en se levant le matin, ou encore penser à descendre le bac vert, ça prend une discipline que je n'ai pas. Voilà le tableau, tout doit être plus clair pour vous maintenant, au point que vous pourriez apercevoir mes contours au détour d'un écran. Maintenant, il faut que je revienne à l'histoire de l'orage sur le parc Laurier.

Donc pluie torrentielle, donc vent imprévisible, donc l'homme aveugle sous l'orage...

Rien de plus rassurant qu'un récit pour circonscrire la tourmente, mais il ne faut pas laisser de trous dans les mailles du filet, il faut vérifier chaque détail d'un œil alerte. Là, ça devient plus délicat... Je vais cracher le morceau : cet homme était resté muet comme une carpe en face de moi. Nous étions bien à un mètre l'un de l'autre. Je voulais prononcer un mot. Oh oui, le mot était sur le point de sortir de ma bouche, n'importe lequel, je ne sais plus lequel, peu importe lequel. Euh... Je voulais lui prendre la main pour le rassurer, pour me rassurer... Mais je... Mais je, c'est gênant, comment dire ça ? Je me souviens encore très bien de son allure générale... Je revois sa mâchoire serrée, dessinée au couteau... Je ne sais plus, je... Le moment où nous nous tenions figés l'un en face de l'autre, ce moment m'a semblé durer une éternité. Ce gars était comme une statue qui m'attirait et me terrifiait tout à la fois. Euh... Il m'a soudain souri comme un enfant. Vous comprenez, je ne crois ni en un Dieu, ni en quoi que ce soit... Un sourire désarmant, tout était là, caché à l'intérieur... Mais pas moyen de mettre un mot, une phrase ou une quelconque explication là-dessus. Le sourire est resté gravé en moi, il circule depuis secrètement dans mes veines. Je n'en ai parlé à personne, de ce sourire... Ensuite il s'est retourné, a fait trois pas et a disparu... Ne me demandez pas comment ! Tout a semblé plus sombre. Les choses restaient figées comme dans un décor de théâtre. Je ne sais pas combien de temps je suis resté tout seul au milieu de ce silence et de cette obscurité. Il a disparu comme rien ni personne auparavant. Il s'est tout simplement retourné, a fait trois pas et a disparu... Je vois une question se promener sur vos lèvres, mais vous n'osez pas la poser ! Autant vous répondre tout de suite : « Oui, peut-être que je suis fou,



peut-être que mon cerveau malade a concocté toute cette histoire, mais c'est très possible aussi que non, pas du tout, vous voyez. » Je suis le premier embarrassé par toute cette histoire. La foutaise surnaturelle, le mysticisme gratuit et la superstition ne sont habituellement pas mon fort.

Suite à cet « incident », j'ai eu diverses réactions : je l'ai tout d'abord longtemps nié, allant jusqu'à l'oublier presque, puis il a timidement refait surface dans mes rêves. Une fois bien installé, ce sourire est venu me provoquer dans la journée, dans les moments de distraction, au travail ou dans les transports en commun, dans ces moments où vous avez les yeux perdus dans le vide. Il s'est ensuite glissé en moi le soir avant de m'endormir, le matin au réveil, alors que je mangeais, travaillais, tenais une conversation avec Étienne ou faisais l'amour avec Lise. Cette chose était imprimée, incrustée. Une typographie bien précise en moi. Ma première réaction face à ce nouvel état de fait a été la suractivité : je dormais moins, je travaillais plus, je parlais à tout bout de champ, je lisais plus, je sortais plus, je mangeais plus et je faisais plus l'amour. C'était comme rajouter beaucoup de sel dans un plat déjà mauvais et indigeste, pour être en mesure de l'avalier, parce qu'il fallait bien. Un impératif : se tenir constamment occupé, sous peine d'être envahi par ce sourire énigmatique. Un animal qui se glissait le long de ma gorge, dans ma trachée artère, progressivement, alors que j'étais emmêlé dans les bras du sommeil qui, pour finir, lançait des perturbations parmi mes neurotransmetteurs, faisait des parties de billard à répétition dans mes synapses. Je me sentais incomplet, mal dégrossi, pas terminé ; il manquait cette clé, ce sourire, ce trou sur l'horizon.

Au bout de quelques mois, je décidai de consulter un psy, espérant que toute cette affaire intérieure allait

cesser. Séances tous les mardis à 15 h 30. Pendant plus de six mois, le gars ne m'a pas dit un mot, à part « bonjour » et « au revoir ». Je m'enlissais petit à petit dans mes marécages mentaux, trop malhabile pour analyser seul ma situation. Je m'imaginai que ce mec impassible, immobile dans sa collection de chemises écossaises (une nouvelle chaque semaine), attendait depuis de longs mois que j'avoue un truc vachement culpabilisant. J'aurais peut-être préféré un bref interrogatoire ultraviolet. Exaspéré par tout ce silence, j'abandonnai les séances, relativement soulagé d'arrêter cette torture, étant maintenant bien certain d'une chose : le mal dont je souffrais ne se réglerait que dans un duel avec le sourire installé sous mon crâne...

Au cours du deuxième hiver qui suivit l'événement, alors que ce fléau intérieur laissait en moi une panique de plus en plus aiguë, incontrôlable, difficile à surmonter, je décidai de déménager dès que possible près du parc Laurier, pour donner une forme concrète à mon inquiétude. Ma relation avec Lise s'était beaucoup dégradée. Elle avait ouvertement pris une série d'amants dans le but de me « donner un électrochoc », de « me réveiller », selon ses propres termes. Mais bon, n'étant pas du type jaloux, je devins au contraire de plus en plus diffus et effacé. Elle décida de ne plus respecter notre petite alternance, et ce fut la mise à mort de notre calendrier sportif. Elle décréta que « ma tanière » était devenue pire que banale, qu'il n'y avait pas de mots... Quand je lui annonçai mon projet de déménagement, elle crut qu'elle était enfin parvenue à m'atteindre. Je me rappelle cette phrase sur le répondeur : « Tu t'es enfin décidé à arrêter de jouer à la statue ! » Mais elle ne connaissait rien de mes motivations réelles.

Je déménageai enfin le 1<sup>er</sup> avril rue Brébeuf, dans un appartement au troisième qui donnait directement sur le

parc. Le déménagement fut facile, rapide et indolore, grâce à l'aide précieuse d'Étienne et de son pick-up. Il soupçonnait bien quelque chose chez moi, sentait une agitation intérieure singulière, mais n'en a jamais parlé. D'une certaine manière, il me restait fidèle, il savait que j'étais un navigateur solitaire, point à la ligne. Dès mon arrivée dans l'appartement, alors que tout était encore dans les caisses, mes yeux se fixèrent sur le parc. Je mis d'ailleurs beaucoup de temps à m'installer, n'utilisant que le minimum et occupant principalement le salon qui donnait sur le parc.

Ce déménagement fut fatal à mon ancien mode de vie, mon obsession s'amplifia encore. J'achetai une petite caméra que je pointai sur le parc depuis la fenêtre du salon et, grâce à l'aide d'Étienne, je diffusai ces images jour et nuit sur un petit site web que je nommai *Le sourire du parc Laurier*. Ainsi, même au travail, je pouvais y plonger mon regard dès que j'avais cinq minutes. Sur le site, j'ajoutais de maigres notes concernant le parc, fruit de mes recherches dans diverses bibliothèques. Ce lieu avait été une carrière, puis une décharge publique. Lise vint dans l'appartement à plusieurs reprises, mais je ne parvenais plus à soutenir une discussion, mon attention flanchait perpétuellement. J'étais un pathétique comédien de seconde zone, qui sortait chaque réplique de travers. Même au lit, plus rien ne se passait. Je restais de glace. Tout cela ne suffisait plus. Deux mois après le déménagement, je démissionnai du boulot, sous prétexte de travailler à mes propres projets, et je me mis au chômage. Étienne ne comprenait pas ma démarche, il me demanda quels étaient mes plans. Il laissa plusieurs messages sur le répondeur, mais je ne répondis jamais. Je n'entendis plus parler d'Étienne. Lise s'aventurait encore parfois jusque chez moi. Je me souviens de notre dernière rencontre officielle : je lui fis sentir que tout sauvetage de notre relation était vain, que je devais

« travailler à mon grand œuvre ». Pour la première fois j'essayais d'expliquer mes motivations à quelqu'un, mais ce ne fut qu'un magma incompréhensible de mots.

Je me sacrais moi-même « ermite du parc Laurier, docteur ès silence, chercheur des grandes plaines du sourire, inquiet du sens du monde, vers la droite ou vers la gauche, inquiet de chaque arbre, maître des orages borgnes et du vide entre les nuages... » La liste s'allongeait chaque jour et je commençai à la noter consciencieusement sur le mur du salon. Je passais mes journées et mes nuits dans le parc, autour du parc, les yeux rivés sur le parc. Je n'occupais que le salon, les autres pièces ne donnant pas sur le parc... Je décidai de gouverner par décrets. Chaque loi devait être consignée sur le mur du salon. Une des premières lois fut « Promesse absolue de fidélité au parc » ; il y eut l'« interdiction de s'éloigner du parc, de le quitter des yeux, exception faite des six heures de sommeil allouées par 24 heures », et « l'obligation de rêver au parc ». Pour suivre ce système de rituels et de coutumes de plus en plus stricts, il fallut que je me décide à faire mon épicerie par téléphone, comme les p'tits vieux. Se donner tout entier à une cause demande de véritables sacrifices.

Quand le beau temps fut de retour, je commandai une tente dans un magasin de sport. Dès qu'on me la livra, je descendis m'installer près de l'arbre à la tache bleue. On commençait à parler de moi dans le quartier, je voyais bien ça. Des vieilles me posaient des questions. « Vous faites quoi ? » « J'surveille le parc, madame, j'dois pas le quitter des yeux, chacun sa destinée sur cette terre, madame ! » Je reçus tout d'abord la visite d'employés de la Ville, qui ne semblaient pas apprécier mon « camping sauvage », puis de la police, qui m'expulsa cinq fois de suite et dressa plusieurs procès-verbaux. Mais chaque fois je me réinstallais au pied de l'arbre à la fente bleue.

Curieusement, les riverains prirent ma défense, sans doute grâce à leurs enfants. Oui, je ne sais pas pourquoi, mais leurs enfants me prirent tout de suite en affection. Il y eut des articles dans les journaux hebdomadaires, le Plateau se divisa sur mon cas : pour ou contre « l'illuminé du parc Laurier » ? Je décidai de ne plus me couper la barbe, pour en imposer aux flics, et je me fabriquai une grande canne. Après la sympathie des gens du coin, je gagnai leur confiance. Des femmes qui allaient faire leur épicerie me confiaient leurs enfants, les gens venaient spontanément me parler de leurs problèmes conjugaux ou des résultats sportifs, d'autres m'invitaient à manger chez eux, certains vieux m'invitaient à jouer au fer à cheval... Les mots me concernant changèrent de couleur, parfois on remplaçait « le fou » ou « l'illuminé du parc Laurier » par le « poète du parc Laurier », tout simplement. Ce fut au tour de la presse à scandale et de la télévision de s'intéresser à « ma poésie ». On m'accusa d'être anarchiste et lié à des réseaux d'orgies nocturnes dans le parc, d'être lié aux différentes mafias locales, d'être sataniste ou je ne sais quoi d'autre. La télé vint m'interviewer en direct pour son journal de 18 heures.

Plusieurs hivers ont passé (l'hiver, tout de même, je pliais ma tente et rentrais dormir dans l'appartement). Certains petits malins ont commencé à faire des cartes postales à mon effigie et à m'inclure dans des parcours touristiques comme « le saint / le fou / le poète / l'illuminé du parc Laurier » ; de bonne grâce je pose sur des photos avec des Japonaises hystériques ou des Américains blasés qui me tirent la barbe pour voir si elle est vraie. Ce sont les aléas d'une célébrité que je n'ai pas cherchée... Ma vocation existe, bien palpable : je suis cet espèce d'ambassadeur mystérieux du parc Laurier. Mais les raisons premières restent floues. Parfois, un journaliste demande à un peintre comment il a trouvé sa

vocation. Et, bien souvent, celui-ci est incapable de répondre de manière cohérente. Alors, pour abréger la torture, il va trouver une jolie petite formule : « C'est la peinture qui m'a trouvé. » Ou encore : « Je ne sais pas, c'est pour cela que je continue. » J'ai la foi, je suis certain qu'un de ces soirs un orage terrible éclatera. Et je serai là, dans le parc, à attendre quelque chose qui se passe de mots... Non, moi je suis là, comme on se tenait autrefois sur la place d'un village, et je préfère le sourire du parc Laurier à n'importe quel centre commercial, à n'importe quelle tour du centre-ville, à n'importe quelle merveille du monde... Qu'est-ce que je cherche ? (Je ne cherche qu'un sourire sur un visage.)

---

*Né à Orléans en 1972, Jérôme Minière a étudié le cinéma à l'INSAS à Bruxelles. Auteur-compositeur-interprète, il a fait paraître deux albums chez Lithium : Monde pour n'importe qui, en 1996 et La nuit éclaire le jour qui suit, en 1998. Il vit aujourd'hui à Montréal.*